

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES "ETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 25 novembre 1909. Thermomètre de E. Claudet, Opticien, Successeur de E. & L. Claudet, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

La fête d'hier.

C'était jour de fête, hier, aux Etats-Unis, par la volonté du législateur qui, depuis quelques années, a ordonné qu'une fois l'an il fut fait trêve aux affaires pour permettre au peuple de se soustraire à son dur labeur, un jour, celui que désigne le chef de la nation et qui, toujours, est le dernier jour de novembre, et de passer ce jour dans le repos et la prière.

Où, le bonheur d'un instant, les prisonniers l'ont eu, on a fait plus large, plus abondante leurs rations, et si du nombre il ne s'est trouvé que le cœur s'est serré en entendant les bruits de la rue, il n'en ont rien laissé paraître.

La presse a la fin de l'Empire.

A l'occasion de l'anniversaire de la mort de M. Paul de Cassagnac, le "Gaulois" rappelle ce qu'était la presse au temps où le rédacteur de l'Événement y débattait si brillamment. C'était le temps où, seul, dans une loge, à la Porte-Saint-Martin, où l'on représentait "Lucrèce Borgia", il tenait tête, avec une cranerie admirable, à toute une salle qui le huait, parce qu'on voyait en lui le défenseur de l'Empire autoritaire.

son article sur la question du jour, et dès sept heures il recevait ses visiteurs. Tous les matins on le voyait à cheval au Bois, et il passait ensuite à son journal pour donner la note, la ligne à suivre, sans jamais s'occuper du détail.

Le succès du "Figaro" fit naître le "Gaulois", avec M. Tarbé des Sablons et M. Henri de Pène, qui, un peu plus tard, fondaient le "Paris-Journal".

Le "Moniteur Universel" le plus ancien journal de France, avait pour directeur M. de Genoude, et qui succéda M. Gustave Janicot, le seul qui, avec M. Adrien Hébrard, de tous les directeurs de la presse d'alors, soit toujours sur la brèche.

L'Empire, qui allait devenir libéral, cherchait à rallier à sa cause les deux jeunes hommes les plus en vue à ce moment dans l'opposition: Duvernois et Gambetta. Il ne réussit que pour le premier, et l'on sait que, devenu ministre du commerce, ce fut lui qui ravitailla Paris avant le siège, autant que faire se pouvait.

M. de Villemessant avait fondé d'abord le "Figaro" hebdomadaire, puis "l'Événement" quotidien, et enfin le "Figaro" quotidien, dont la vogue allait grandissant tous les jours.

Philippon, et le "Nain Jaune", où écrivait M. Aurélien Scholl. Le ministère de l'Intérieur maintint jusqu'à la fin sa surveillance des journaux et eut un directeur du bureau de la presse, où s'élevèrent successivement le comte Treillard, M. Imhaus, qui fut plus tard trésorier général, le vicomte de La Guéronnière, M. Aylé Lenglé et enfin M. Fernand Girardeau.

M. Nefizer fonda le "Temps", le plus grand journal de l'époque, sauf le "Grand Journal" de M. de Villemessant et d'Albéric Second, qui n'eut qu'une courte destinée. Le "Temps" prit bien vite une grande importance, surtout avec la direction de M. Hébrard.

M. Guéroult, intime du Prince Napoléon, avait fondé l'"Opinion Nationale", où Edmond About débattait dans la politique, avant de prendre la direction du "Soir", et où M. Gaffé faisait avec talent la critique dramatique, après avoir débuté à l'ancien "Événement" de Victor Hugo.

Le journal financier le plus écouté était celui du célèbre trio Gibiat, Genty et Girardin, la "Semaine Financière".

Après la mort de ses parents, Lazare Orpinet, qu'on n'appelait que le boiteux ou le bossu en raison de ses vices de forme, s'était fait expulser de Bolbec à cause de ses instincts de rapine et de pillage.

Tant que la presse fut régie par les avertissements et la suppression, comme dernière sanction, on cherchait l'opposition à l'Empire dans les journaux belges, en particulier dans "l'Indépendance Belge", alors dirigée par M. Bérard. C'est là que M. Henri de Pène fit ses premières armes, par ses piquantes correspondances parisiennes signées "Nemo", plus mordantes que politiques, qui lui valurent d'ailleurs, pour une observation insignifiante, deux duels successifs avec deux officiers, dont le premier seul avait été désigné par le sort au nom de ses camarades.

Combien est loin ce temps, et combien éloignés plus encore la mort de cette époque. Les journaux se faisaient à tête reposée, et il n'y avait guère de différence pour la province entre les journaux du matin et ceux du soir. Ce fut M. Duvernois qui imagina de pousser un journal du matin avec les dernières nouvelles de la nuit, et l'exemple fut aussitôt suivi par le "Figaro" et le "Gaulois".

On peut cependant comparer les mêmes journaux d'aujourd'hui avec ceux d'alors, et voir quelle immense transformation s'est produite dans la presse.

THEATRES.

TULANE.

"As you Like it" et "Hamlet" ont été joués hier au Tulane de vant une salle comble, et M. Mantell et sa troupe y ont obtenu un nouveau succès. Ce soir, "Macbeth". Contrairement à ce qui avait été annoncé au commencement de la semaine, M. Mantell ne jouera pas "Richard III" samedi soir au Tulane. Cette pièce sera remplacée à l'affiche par "Louis XI", une des meilleures comédies du répertoire de M. Mantell.

CRESCENT.

M. H. Wilson et ses habiles partenaires obtiennent un succès complet au Crescent dans "Met in Ireland" la jolie comédie musicale qu'ils interprètent à la perfection. La semaine prochaine "A Knight for a Day".

THEATRE DE L'OPERA.

Première de "Louise".--L'avenir de notre scène lyrique assuré.

"Louise", l'opéra comique de Gustave Charpentier, dont il a été tant parlé récemment en ville, et qui attendait notre public avec un intérêt, a été donné hier soir devant une salle comble, et d'ailleurs, le succès a été éclatant, et a été interprété.

Dans une conférence l'autre jour au collège Newcomb, l'éminent chef d'orchestre, M. Tartanac, a dit des choses charmantes de Charpentier, dont il est l'ami, et de son œuvre. Charpentier, nous l'avons dit dans un précédent numéro, s'est carté de toutes les règles, de toutes les traditions anciennes lorsqu'il a écrit "Louise", son roman musical qui fut représenté le 2 février 1900, à l'Opéra-Comique de Paris.

Le rôle de Louise est joué par Mlle Codrini et toutes les ballerines exécutent un beau Ballet. Au quatrième acte, Mlle Codrini a une grande procession au milieu de réjouissances générales. Paris est en fête; l'éclatante sous d'innombrables feux électriques.

Sur ce canevas, Charpentier a écrit ce qu'il appelle un roman musical en quatre actes et cinq tableaux, auquel il a donné le nom de son héros "Louise". On y constate une manière inédite de concevoir l'action, de la dérouler, de la suivre, d'en nouer les fils divers, de la résoudre en la rapprochant de la vérité, sans gêner sa possibilité.

Les scènes se succèdent retenues ensemble par un lien souple et invisible; c'est la vie cueillie dans son rapide passage, brève par des mots très simples et très vrais, d'une vérité et d'une simplicité qui dépasseraient tout souvent dans l'exécution des œuvres dramatiques.

Beaucoup de monde hier aux deux représentations de vaudeville données à l'Orpheum. Mlle Helena Frederick, qui interprète le principal rôle d'une jeune opérète en un acte "The Patriot", recueille chaque jour de nombreux applaudissements. Les tableaux vivants de Paul Seldom sont aussi très admirés.

George Dufresne s'était senti transformé, régénéré pour ainsi dire. Comme tous ceux qui entourent Suzanne, il avait compris la valeur de cette femme si parfaite au moment où il allait la perdre. Peu à peu elle l'avait conquis, non seulement par l'attraction toute puissante qu'elle exerçait sur ceux qui l'approchaient et qu'il avait éprouvé, comme les autres, dès les premiers instants de leur rencontre, mais par sa douceur, par la simplicité de son regard, par sa grâce angélique, de même qu'elle s'était sentie touchée de son côté, elle, si indulgente et si bonne, de dépasser morte qui aux heures de danger s'élevait dans l'attitude de cet homme dont elle portait le nom, auquel elle avait si imprudemment engagé son avenir.

Elle se disait qu'après tout ce n'était pas sa faute à lui si elle avait cru devoir prendre une résolution si prompte et si peu raisonnée et qu'il n'en devait pas souffrir. Et sans pouvoir se résoudre à l'aimer, elle était revenue d'elle-même, et avec plus de force, à se vouloir de remplir jusqu'au bout les devoirs acceptés par elle, si Dieu lui rendait la santé. Il passait des heures entières après de son chevet et la les soupçons que son ami Tavernier avait semés dans son esprit, les doutes que la scène du pavillon

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

DEUX PASSIONS

CHARLES MEROUVEL

LA VIE COMME ELLE EST

Chanteloup, l'ancien chasseur du régiment des hussards

d'Angeville et de Vigay, le domestique de la Coendrais à l'époque où mademoiselle Audeval était libre encore, n'avait pas déserté sa place.

Il était toujours là, de même que Victor, l'ancien cuisinier, était toujours chez le docteur Bernay.

Les bonnes maisons ne changent guère de domestiques, à moins d'événements extraordinaires, mariages, décès, absences forcées, et autres nécessités impérieuses auxquelles il faut se soumettre.

Ainsi Louise, la femme de chambre de Suzanne au moment de son mariage, l'avait quittée pour épouser un ancien maître d'hôtel du château d'Angeville qui avait acheté six mois plus tôt l'auberge de Lion d'Argent, à Villequier, et s'appelait Bernard Bouquet.

différence toutefois qu'à Orville Victor était le seul domestique mâle de la maison, tandis qu'à la Coendrais le nouveau maître, Georges Dufresne, avait installé à côté de l'autre, pour le surveiller sans doute autant que pour l'aider, une maîtresse de restes faux et touchés, aux allures obliques et sournoises, qu'il honorait de sa confiance et qui répondait au nom, assez mal famé dans la contrée, de Lazare Orpinet.

Ce Orpinet, contrairement à la plupart de nos jeunes concitoyens, avait échappé au service militaire parce qu'il boitait de naissance, comme son Quasi-modo, de "Notre-Dame de Paris", avec lequel il possédait en core une autre ressemblance.

Il était extraordinairement bossu, ce qui ne le rendait pas moins agile.

Toutefois, pour n'être pas soldat, il n'en avait pas moins fait la guerre, mais c'était aux lapins et aux lièvres du pays de Oaux, qu'il traquait vigoureusement, et l'effrit dans les nuits de clair de lune et le plus souvent en leur tendant d'innombrables collets, ce qui lui avait valu de légères condamnations en police correctionnelle.

qui vivait de marande et dont la femme, devenue veuve, s'était éteinte dans une misère noire qui ne l'empêchait pas de se livrer à tous les excès d'une ivrognerie crapuleuse.

Après la mort de ses parents, Lazare Orpinet, qu'on n'appelait que le boiteux ou le bossu en raison de ses vices de forme, s'était fait expulser de Bolbec à cause de ses instincts de rapine et de pillage.

Il était venu s'établir à Villequier où il travaillait à la journée lorsqu'il se trouvait de bonnes âmes qui consentaient à l'employer.

C'était là que Georges Dufresne l'avait rencontré, et peu à peu, en l'utilisant pour soigner son jardin de l'Orféraire, très négligé par suite du décès de Dominique Pilou, qui s'en était allé dans l'autre monde, emporté par une mauvaise fièvre, il s'était habitué à la physionomie de ce drôle qui ne manquait pas d'esprit et qui l'amusait en lui racontant les fredaines de son jeune temps lorsqu'il dévalisait les garennes des environs presque à la barbe des gardes qui n'y venaient que de force.

pen près constamment à l'Orféraire et ne ferait des apparitions à la Coendrais qu'en cas d'urgence et de besognes pressantes, elle avait odedé comme elle ocedait toujours, avec la résignation mêlée d'indifférence qu'elle affectait dans toutes les circonstances où il ne s'agissait pas de Georgette.

Elle n'était ébahie au contraire d'entretenir ses illusions et d'en faire une réalité.

Elle s'y était oramponnée comme à une planche de salut et peu à peu elles s'étaient évanouies pour ne plus renaître.

Plus d'une fois le docteur Bernay avait tremblé pour sa vie. A force de soins, de douceur, de discrètes consolations, et aussi à force de bons conseils et d'attention, le vieillard qui avait à cœur de panser la blessure qu'il avait faite par devoir à cette âme délicate et tendre, était

parvenu à guérir le corps et à calmer les regrets de son admirable pupille.

Il avait été secondé dans cette tâche difficile par sa cousine, la présidente Desaubiers, qui considérait Suzanne comme sa fille, et aussi par la petite baronne Charlotte de Glatigny qui avait fait preuve d'un touchant dévouement et relevé le moral de son amie de pension avec sa gaieté et les encouragements de sa douce philosophie.

— Tu verras comme tu seras heureuse avec nous, lui disait-elle. De sincères amitiés, la paix, l'aisance, le repos d'une bonne conscience, ne sont-ils pas les premiers des biens ?

Elle ajoutait en confidence à l'oreille de sa chère malade : — D'ailleurs, ton mari vaut mieux que je ne pense, oui, en vérité. La baronne était de bonne foi. Cependant elle n'était pas facile à duper cette petite femme souriante, aux cheveux noirs, à la peau brune, alerte, vive et franche, avec de grands yeux intelligents où se reflétait son âme loyale et franche.